

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie Uguay, José Acquelin, Rina Lasnier

Jacques Paquin

Numéro 120, hiver 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

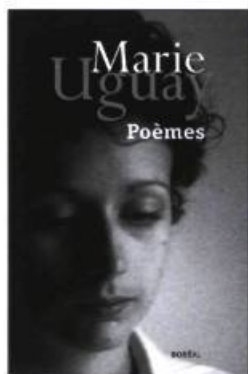
Citer ce compte rendu

Paquin, J. (2005). Compte rendu de [Marie Uguay, José Acquelin, Rina Lasnier]. *Lettres québécoises*, (120), 40–41.

Marie Uguay, *Poèmes*,
Montréal, Boréal, 2005, 216 p., 19,95 \$.

Ces chers disparus

Relire Marie Uguay jusqu'à l'inédit.



Bien que l'œuvre de Marie Uguay s'achève officiellement en 1982 avec la parution remarquée de ses magnifiques *Autoportraits*, publiés après la mort prématurée de la poète, les publications se poursuivent, grâce aux bons soins de Stéphan Kovacs, photographe et compagnon de la poète.

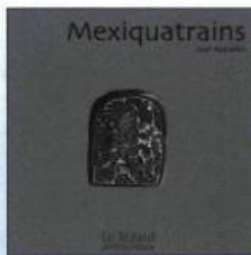
Après les *Poèmes inédits* (1996) et les *Derniers poèmes* (1994), toujours associés à des rééditions, voici que la réédition des trois recueils de Marie Uguay est augmentée de deux sections, l'une intitulée *Poèmes en marge*, l'autre, *Poèmes en prose*. Comme le signale Stéphan Kovacs, qui est responsable de ces ajouts, les deux sections regroupent, selon un ordre chronologique, des poèmes laissés-pour-compte du recueil *Autoportraits*. Ces textes inédits, qui comptent une cinquantaine de poèmes, rappelleront les inflexions du dernier recueil. On retrouve ce mélange subtil entre les annotations du quotidien et les modulations d'une des grandes voix intimistes de notre poésie. L'ouverture d'*Autoportraits* donne une mince idée de ce grand art :

*Mais seulement la lampe
Reflétée au plafond
Le contour flou des pièces*

José Acquelin, *Mexiquatrans*, Québec,
Le lézard amoureux, 2005, 52 p., 12,95 \$.

Le Mexique quatre par quatre

La nouvelle maison de poésie sise à Québec, qui s'est choisi comme emblème un vers tiré de l'œuvre du poète français René Char, *Le lézard amoureux*, a déjà quelques recueils à son répertoire, composé aussi bien de nouveaux poètes que de poètes consacrés, comme José Acquelin et des surprises, comme le romancier Gaétan Soucy.



Quand on ouvre un recueil d'Acquelin, on s'attend à trouver une forme aphoristique, beaucoup plus systématique que chez Marie Uguay, tournée vers le plaisir de capter la saveur du monde et celui de haïr, avec le poète, la pensée en langue de bois. Pour ma part, bien que je ne l'aie jamais rencontré, j' imagine toujours José Acquelin avec un sourire flottant et désinvolte. Ces



*Le ruissellement du dehors
Le corps entend son ouverture [...]* (p. 103)

Les *Poèmes en marge* usent d'un registre plus ouvertement lyrique si on les compare à l'écriture de retenue et de pudeur avec laquelle les lecteurs sont plus familiers. Voilà qui explique peut-être que ces poèmes soient demeurés « en marge », car le sujet du poème prend le devant et ne craint pas de livrer ses sentiments de manière plus directe :

*ici
comme une feuille blanche
oubliée en plein midi
ici seule
mon amour s'érige
et je guette le moment
où tu surgiras
de nouveau
de moi en moi [...]* (p. 164)

On retrouvera la même observation attentive et méticuleuse des êtres et des choses qui l'entourent. Les poèmes en prose étonnent, d'abord, parce que ce n'est pas un genre pratiqué dans les recueils antérieurs. Bien que chaque bloc de prose ne dépasse que rarement une demi-page, la phrase de Marie Uguay est ample, complexe même, voire démesurée lorsqu'elle s'enfle à la mesure d'un désir à perdre haleine. Tantôt plus explicative, tantôt plus proche de l'aphorisme (« la nuit est une amoureuse confusion mentale » (p. 185), la prose instaure une familiarité qu'on rencontrait moins dans la forme versifiée : « J'aimerais vivre le long délassement de ton corps dans le matin » (p. 192). La lecture de ces poèmes magnifiques peut aussi s'accompagner de celle du *Journal*, également paru chez le même éditeur au cours de l'année et dont notre collaboratrice Caroline Chabot rend compte dans ce même numéro.

Mexiquatrans sont le fruit d'un séjour au Mexique, véritable eldorado des poètes québécois depuis un certain nombre d'années, mais aussi et surtout objet de poésies qui rendent hommage à cette terre d'adoption, même si elle est passagère. Comme l'indique l'intitulé, tout le recueil est composé de strophes de quatre syllabes, ce qui confère une régularité dans la forme qui contraste avec le ton volontiers libre de la poésie d'Acquelin. Au fait, ouvrez le recueil à n'importe quelle page, lisez un quatrain au hasard, vous aurez l'impression d'avoir saisi un tout, indépendant des autres. Comme ici :

*Entre peler une poire et babiller un désespoir
Tu peux te recoudre un sixième doigt
Il serait plus brûlant de te décoquiller les yeux
Pour les jeter dans les roulements à billes des galaxies* (p. 4)

José Acquelin n'est pas un poète profond, il est plutôt un penseur ludique qui s'amuse à redonner leur modestie, c'est-à-dire leur fraîcheur, aux mots de la tribu. L'explication en quatrième de couverture (retenez cela!) que donne le poète du choix de son intitulé vaut presque la lecture à elle seule, elle rappelle les fantaisies oulipiennes d'un Raymond Queneau : 112 quatrains ; 112 : 1 + 1 + 2 = 4. Lisez la suite, Acquelin est un poète facétieux. Et à propos,



oubliez la pagination, vous ne trouverez que des pages 4. Le recueil qui s'ouvre et se ferme sur un seul quatrain ne craint pas de polémiquer à l'occasion, ce qui alourdit à mon humble avis cette poésie très aérienne.

Pour ce poète pourtant méfiant envers les discours communs, portés à l'épanchement ou à la harangue, il semble tout de même important de montrer les dents et de grossir le trait à l'occasion : « la culture est une autre de ces messes pincées / qui ne sait à quelle hégémonie se vouer / entre la flatterie électronique des sens / et la tartinade académique du déjà-hier » (p. 4). On peut être rebuté par le ton sentencieux, par les jeux de mots qui tournent à la facilité, par l'abus des épithètes, mais voilà, ça ne gêne nullement Acquelin, on sent bien que ce qui compte chez lui, c'est l'effet de la parole, son cadre aussi, comme cette contrainte formelle des quatrains, plus que la maîtrise absolue d'un art.

Rina Lasnier, *Le sang du regard*
(avec quatre acryliques de Louise Vandière),
Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 64 p., 20 \$.

Consécration du chant

Le sang du regard que publie Célyne Fortin, directrice de la collection « Enclume » des Écrits des Forges, regroupe des textes tirés d'un recueil déjà paru chez le même éditeur, *L'ombre jetée, I et II*.



La collection « Enclume », qui a accueilli jusqu'ici des textes de Gatien Lapointe, vient rehausser en quelque sorte, par son souci matériel, la valeur de textes écrits par des poètes de renom. Si on peut se demander la raison d'une édition d'une partie des textes de Lasnier, l'ordonnance des poèmes apporte un élément de réponse, puisqu'on sent que la responsable d'« Enclume » a voulu composer en quelque sorte un nouveau recueil à partir de textes antérieurs. Ainsi, le recueil constitué comporte trois volets, chacun s'ouvrant par un poème en prose dans lequel la naissance et l'enfance sont réitérées trois fois (comme dans la Trinité...). Les acryliques de Louise Vandière, qui font songer à des fenêtres ouvragées par le dessin et diverses textures, viennent ponctuer les trois moments de cette création. J'ai été toutefois un peu déconcerté de voir apparaître un acrylique après le texte explicatif de la source des poèmes retenus pour cette édition. Le titre qui coiffe l'ensemble (*Le sang du regard*), tiré de « Le sang soutiré », fait sans doute écho au Christ, figure centrale de cette poésie dans laquelle la spiritualité occupe une si grande place. Il est facile, sans doute, de porter un jugement hâtif sur une poésie dite « religieuse », mais il suffit de lire ne serait-ce qu'un poème de Rina Lasnier pour se rendre compte que c'est la poésie qui demeure la référence absolue des emportements de l'âme. Qu'on soit un adepte ou non de l'Organisation Mondiale de la Jeunesse (OMJ), on ne peut savoir ce que c'est qu'une écriture inspirée par une recherche mystique si on n'a lu qu'un seul vers de Rina Lasnier :

*À tant vous aimer dans l'étroit
des paupières sur vous baissées
ne vois ni terre ni ciel barré
mais la nuit miraculée pour nous deux [...]* (p. 52)

Estuaire

+ LE POÈME EN REVUE +

FÉLICITATIONS!

PRIX DE POÉSIE TERRASSES SAINT-SULPICE
DE LA REVUE ESTUAIRE 2004



YVES BOISVERT
Mélanie Saint-Laurent
Éditions d'Art Le Sabord

Autres finalistes :

DANY BOUDREAU, Et j'ai entendu les vieux dragons battre sous la peau, Les Herbes rouges

KIM DORÉ, Le rayonnement des corps noirs, Poètes de Brousse

FERNAND DUREPOS, Mourir m'arrive, l'Hexagone

TANIA LANGLAIS, La clarté s'installe comme un chat, Les Herbes rouges

ABONNEMENT

pour quatre (4) numéros par année + transport inclus

TARIF	RÉGULIER	ÉTRANGER
1 an	☐ 41,41 \$ (36 \$ + taxes)	☐ 45 \$
2 ans	☐ 73,60 \$ (64 \$ + taxes)	☐ 75 \$
3 ans	☐ 105,82 \$ (92 \$ + taxes)	

Nom :

Adresse :

Code postal :

Téléphone :

Télécopieur :

Courriel :

Veuillez m'abonner à partir du numéro :

ABONNEMENTS

Sodep (Estuaire), CP 786, succursale Place d'Armes
Montréal (Qc) H2V 3J2, Tél : (514) 397-8670.